



## LE CORPS DE LA FEMME AFRICAINE COMME SURFACES ATYPIQUES D'INSCRIPTION IDENTITAIRE DANS QUELQUES ROMANS DE CALIXTHE BEYALA

**Samedi KOYE**

Département de Lettres Modernes- Université de Moundou (TCHAD)

[samedikoye@gmail.com](mailto:samedikoye@gmail.com)

&

**Aubin GUIDENG KERTEMAR**

Département de Lettres Modernes- Université de Doba (TCHAD)

[guidengaubin@gmail.com](mailto:guidengaubin@gmail.com)

&

**Yambaidjé MADJINDAYE**

Département de Lettres Modernes- Université de Ndjamena (TCHAD)

[madji\\_genial@yahoo.fr](mailto:madji_genial@yahoo.fr)

**Résumé :** Au lendemain des indépendances, la création romanesque plaçait au cœur de sa thématique la question de l'intimité, cette fois-ci par les romancières. Le sexe et ses déclinaisons (l'identité, la prostitution, la violence, la femme) ont fait l'objet de traitement dans les œuvres des auteures africaines parmi lesquelles Calixthe Beyala. Celle-ci fouille au plus profond de ses personnages la question de la sexualité féminine. A travers ses récits, on découvre que la sexualité et l'identité tiennent une place de choix. S'appuyant sur deux romans postcoloniaux, cette réflexion questionne la problématique de la sexualité révélatrice de l'identité, aujourd'hui, sève nourricière de la littérature francophone subsaharienne.

**Mots clés :** sexualité, identité, société africaine, discrimination, corps.

## THE AFRICAN WOMAN'S BODY AS ATYPICAL SURFACES OF IDENTITY INSCRIPTION IN SOME OF CALIXTHE BEYALA'S NOVELS

**Abstract :** In the post-independence era, the question of intimacy, this time by women, became a central theme in fiction. Sex and its variations (identity, prostitution, women) have been the subject of treatment in the works of African authors such as Calixthe Beyala. Beyala delves deep into the question of female sexuality in her characters. Through her stories, we discover that sexuality and identity play a key role. Drawing on two postcolonial novels, this paper examines the issue of sexuality as a revelation of identity, the lifeblood of French-language literature today.

**Key words :** sexuality, identity, African society, discrimination, body.

## Introduction

La littérature africaine au Sud du Sahara a été plus que riche par les thématiques traitées à l'intérieur des récits depuis la période de sa naissance jusqu'en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle s'est affirmée à travers la diversité et le traitement des thèmes selon l'appartenance, la culture de la société de chaque écrivain. C'est une gigantesque entreprise scripturale relevant de la contribution et de la conjugaison du génie des auteurs. Ainsi, elle s'est intéressée aux différents aspects de la société. En embrassant peu à peu les sujets aussi variés qu'actuels, elle révèle au grand jour ce dont les premiers romanciers africains n'avaient véritablement amorcé en questionnant violence, l'altération de l'identité qui en découlent. Il est vrai que la vie, celle des êtres humains, ne peut être conçue en dehors de la sexualité. Nous n'entendons pas seulement la conception au sens biologique mais aussi au sens de sa plénitude, c'est-à-dire après la naissance, l'individu atteint sa majorité. En atteignant ce stade de la vie, l'être humain, quel que soit son genre, ne peut se passer d'un aspect de sa vie, de jouir de cette vie par le canal d'un de ses organes, le sexe. Que ce soit l'homme ou la femme, ce que nous appelons vie s'exprime et se réalise à travers le sexe. Le canal de communication, d'apaisement de tension dans une société entre les personnes de sexes opposés ou encore dans une famille est le plus souvent le sexe.

Dans la société africaine, l'homme passe pour le partenaire de la femme ayant une perception étriquée de la sexualité. Pour lui, le corps la femme n'est qu'un objet sexuel, de désir et que cette dernière doit régulièrement affirmer sa disponibilité, sans remords à satisfaire la libido de ce dernier. Au cas contraire, elle s'expose aux risques d'être violentée. De telles pratiques sont légions depuis des millénaires dans les sociétés africaines qui, peu à peu, passaient sous l'œil observateur des premiers écrivains africains, à l'image de Mongo Béti avec *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) ou de Sony Labou Tan Si avec *La Vie et demie* en 1979. Même si Henri Lopès par exemple a touché du doigt la question de la sexualité dans quelques-unes de ses œuvres, la littérature féminine et féministe représentée par la Camerounaise Calixthe Beyala a vu le jour en enrichissant l'environnement littéraire africain par des textes de l'impudeur, « *d'une poésie de l'obscène* » (Chevrier, 2001 : 34). Devenue la figure emblématique de la littérature africaine, Beyala fait de la sexualité une esthétique littéraire violentée, déshonorée du fondement de son matériau pour l'élaboration de ses romans. Mais comment procède-t-elle en explorant ces voies de l'écriture pour représenter la sexualité et l'identité ? Quelles procédures scripturales convoque-t-elle pour dire le corps, la sexualité facteur de variation de l'identité de la femme ?

Cette réflexion sur la sexualité et le sexe débridés représentés dans l'écriture de Beyala s'appuiera sur des outils sociocritiques de Claude Duchet. Son objectif est de montrer comment l'auteur met en exergue la question du sexe et de l'identité dans ses productions à partir d'une écriture sans contours susceptibles de frustrer plus d'un Africain conservateur de la culture du terroir.



## 1. L'Expression d'une sensibilité féminine

L'identité est le but premier que vise l'écriture. C'est l'objet manquant auquel l'écriture s'intéresse. Elle est une énigme et une inconnue qui mérite d'être recherchée. De ce qui précède, l'écriture est une activité de recherche. Elle est une investigation faite sur la vie d'un individu. La littérature permet de ramener de son auteur écartement, de sa mise en quarantaine à la société. C'est sur cet élan que Beyala a accordé à un chroniqueur littéraire une interview sur les antennes de la Radio France Internationale reportée par la revue *Notre Librairie* en ces termes : « *En fait l'écrivain ne cherche pas l'autre. Il se cherche et se retrouve d'abord soi avec soi avec ses fantômes, avec ses fantasmes et ses angoisses c'est seulement quand il a réussi à mettre en lumière ses propres ténèbres qu'il peut réellement entrer en relation avec les autres* » (Beyala, entretien avec Tirthankara : 2003, 30). La littérature est une recherche faite sur soi. Elle est une quête personnelle. C'est l'investigation qu'une personne fait sur son passé afin de découvrir qui elle est. Cette quête est le souci de beaucoup d'écrivains.

En ce qui concerne notre auteure, lorsqu'un écrivain prend sa plume pour exprimer sa pensée, celui-ci traduit d'abord l'expression de sa personne. Il se lance dans la quête de l'identité qui fait l'objet de son esthétique littéraire. Autrement dit, nous voulons assimiler l'écriture de Beyala à celle du monde en général et des Africains en particulier. C'est dans ce continent qu'elle a produit ses œuvres, mais aussi pour cet espace que les textes sont produits. La société, isolée de part et d'autre par l'égoïsme tout fait, a le droit de s'affirmer. La littérature africaine et féminine est le recollement de cette déchirure. Ainsi, comme elle est qualifiée d'un art au service de l'humanité, cette littérature est un moyen d'éveil de conscience. En effet, la littérature est le seul moyen qui permet à l'être humain de conserver le moi humain. En s'écrivant, l'homme ne fait qu'une observation sur sa personne, ce qui lui permet de prendre conscience. En d'autres termes, la littérature est la réécriture de la société après une bonne observation de ses dérives. De ce qui précède, la littérature féminine épouse bien cette pensée.

Son émergence est faite dans un cadre peu soutenable. Au début, les femmes écrivaines ont eu du mal à faire passer le message car les hommes bloquent leurs écrits. Quelquefois, C'est ce qui les amène à publier sous des pseudonymes. Dans toutes ces conditions, elles ont l'impression qu'elles avaient perdu leur être et qu'il urgeait de reconquérir leurs féminités collectives et leur moi dissimulé dans les nous des Africains.

Ainsi, la quête de l'identité constitue la trame de l'écriture féminine en général et chez Beyala en particulier. Aussi, le thème de la sexualité traité par une femme qui est elle-même sujet et l'objet de la fiction est une preuve tangible dans la mesure où l'identité se lit dans le style et le comportement des personnages. La romancière cmerounaise avoue clairement dans l'entretien cité haut que tout écrivain cherche une partie de son moi qu'il estime être amputé par la société. Comme le moi se cherche dans une écriture où le « je » occupe une bonne place, l'analyse du corpus relève les signes de la recherche identitaire exprimée par les personnages à travers l'ensemble de ses œuvres à tel point que l'identité en littérature s'érige en un concept polysémique comportant plusieurs facettes.

## 2. Les dimensions de l'identité littéraire chez Beyala

Les romans choisis de Beyala ont une identité à triple niveau. Dans *Femme nue, femme noire*, il y a une similitude littéraire puisque le titre rattache ce roman, à première vue, aux écrits africains. Dans sa définition qui a recours à la *memété*, l'identité désigne le commun et la ressemblance extrême. Ainsi, la littérature, quelle qu'elle soit, entretient des similitudes toujours avec celle d'autres pays et Beyala est loin d'être l'unique auteure à jeter les bases d'une écriture de la sexualité. Bien avant elle, les poètes de la Négritude traitent déjà de cette thématique dans leurs productions. Allusion faite à Birago Diop, Léopold Sedar Senghor dont l'un des vers a été récupéré pour en être transformé en titre de ce roman *Femme nue femme noire*. Le second roman *La Plantation* est une littérature d'exil. De même, son titre renvoie au mythe thématologique, rappelant l'inclusion de la continuité ininterrompue dans le développement :

« Sur cette terre aux remugles insupportables, j'ai l'impression de prendre racine. J'aime cette terre d'Afrique, ce ventre violent du monde. J'aime son étoffe qui, par saison chaude, déchire la plante des pieds. J'aime la moiteur écorcheuse de ses cailloux. J'ai ses craquelures qui sont autant de blessures de mon âme » (Beyala, 2003 : 182).

Dans cet extrait aux apparences d'une écriture versifiée, la narratrice vante la générosité de sa terre natale, plongeant ainsi le lecteur dans le sillage des textes de tenants de la Négritude, mouvement ayant contribué au changement, à l'évolution identitaire dans la littérature africaine. Certes, le changement en littérature est un phénomène dont la perception est accessible à tous. L'identité dans la littérature est visible que quand les critiques arrivent à confirmer sa modification par toute une génération. Ainsi, cette marque stylistique se distingue par rapport au style. C'est dans cette optique que la poétique de Beyala fait ressortir l'ensemble de littératures idéologiques comme le mouvement féministe. D'après Rye et Worton, en évoluant entre ces deux images ; « la fiction littéraire n'est pas seulement le lieu de la dissémination d'information et de la construction de significations, mais également un lieu d'intense exploration de l'identité la sienne comme celle de l'Autre » (Gill Rye, 2002 : 9).

En fait, ces critiques apportent de la lumière sur le but de l'écriture. Les critiques de la littérature féminine expliquent l'idéologie des écrivaines en explicitant les thèmes féminins et relèvent les insuffisances de la fiction masculine pour justifier l'authenticité féminine. La production littéraire dans les deux romans est comme l'a dit cette critique est : « issue de la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur et de la chaîne de préfigurations qui en résulte » (Ricœur, al. 1985 : 46).

L'identité narrative ou littéraire est une conception toujours modifiable. Ainsi, chaque apport ou retouche à ce qui existe devient la marque propre du nouveau créateur. La remarque du style provient toujours du style d'un autre. Mais l'identité sexuelle féminine africaine n'est pas toujours univoque étant donné que cette notion a une définition insaisissable et demeure évolutive. Ainsi, l'identité sexuelle, c'est la ressemblance d'une personne à celle qu'elle avait en partage le même sexe. En effet, les changements de position sociale peuvent déboucher sur des conflits identitaires plus ou moins profonds. Un individu par exemple, appartenant à la communauté humaine, évolue avec son identité conformément aux circonstances naturelles qui l'ont sermonné. Lorsqu'il y a domination d'un groupe sur l'autre, l'individu est capable d'intérioriser des modèles contradictoires. L'avancement social est souvent sujet de



tensions entre, d'un côté, l'intériorisation des habitus adaptés à sa nouvelle condition (cela induit l'abandon de ceux qui avaient été acquis auparavant). En outre, de l'autre côté, cet avancement instruit la fidélité par rapport à la culture d'origine, (ce qui conduit à valoriser son identité première ou à entretenir des sentiments de loyauté à l'égard du lignage).

En fait, l'identité définit une personne. Le sexe par contre définit le genre d'une personne. En effet, parler de l'identité sexuelle hybride en Afrique, c'est évoquer le problème du classement sexiste. Justement, classer les individus par rapport à leur sexe est toujours problématique lorsqu'il s'agit d'une femme. Car on a coutume d'identifier une femme par rapport à son mari ou elle est confondue à toutes les femmes qui sont les exemples. Certainement, tous les personnages de Beyala s'expriment en prenant en compte l'aspect genre.

Toujours est-il que cet aspect reste très apparent dans les propos de l'auteure. C'est dans cette optique qu'elle rapporte les discours du personnage de la mère de Shona qui avait transmis à sa fille les valeurs éducatives blanches en exprimant sa déception : « *Je voulais pour elle une vie de Blanche disait Kadjërsi. Une vraie vie de Blanche avec des corsets ajustés, des grands chapeaux, des chaussons de satin. Pourquoi elle m'a fait ça ?* » (Beyala, 2005 : 56-57). L'interprétation de cette lamentation est un cri de cœur de toutes les mères africaines qui sont déçues par les filles. Elle témoigne l'envie de faire sortir les filles de la pauvreté, de la souffrance qui les clouent à la seule condition de mère depuis des siècles. La comparaison pour une vie de Blanche est synonyme d'une vie aisée correspondant à la bonne dame assise au salon pendant que toutes les tâches ménagères sont assurées par les domestiques.

L'identité sexiste est bicéphale dans les deux romans. Du côté des femmes, l'auteure présente un comportement vieillissant prôné par les vieilles femmes comme Kadjërsi, Fatou la vieille édentée et la mère d'Irène qui jouent un rôle important du point de vue psychologique. Ayant doté ces personnages de parole, l'auteure les fait jouer des rôles qui sont les siens. Elles font rayonner la pensée africaine traditionnelle. Pour ces figures traditionnelles, une femme est identifiable que dans le foyer auprès de son mari, participer à l'éducation de ses enfants et répondre à leurs occupations promptement chaque fois que ceux-ci en expriment le besoin. C'est ainsi que Kadjërsi expose la dérive comportementale de Shona :

« *Que cette impudique avait en impudence d'abandonner son bébé pour aller s'encaniller sur les talons hauts comme des échasses. Qu'on croyait l'avoir vue dans l'endroit de débauche [...] Que tout ce malheur était arrivé parce que Blues lui avait mis dans sa tête des fausses émancipations féminines de rebellions à faire et des haines générationnelles pour la tradition* » (Beyala, 2005: 225).

Les propos de cette mère relevant de la pensée africaine informent plus sur la perception de l'identité dans cette société. En effet, les femmes noires vivant dans cet espace perçoivent l'identité selon la vision masculine. L'abandon d'un enfant en Afrique est un acte de reniement total de la tradition. Quand un enfant est né dans la famille, les parents cherchent ces traits de ressemblance à ses ancêtres et donc, son abandon est interprété comme une forme d'infidélité que la femme nourrit vis-à-vis des défunts. De ce qui précède, ceux-ci vont le rappeler auprès d'eux parce qu'il n'est pas le bienvenu dans la famille. Aussi Kadjërsi interpelle-t-elle les femmes sur la vie de débauche qui n'est pas une bonne pratique.

Par contre, l'auteure du texte trouve en cette pratique une récupération identitaire. À cet effet, le comportement de Shona et des autres personnages jeunes défie la tradition pour faire valoir leur culture. Ils décident de suivre leur sexualité bien qu'ils rencontrent assez d'obstacles. Sûrement, c'est une exhortation réappropriative sans ambages.

### 3. L'idéologie féministe de l'écrivaine

Beyala décrit la tradition et la trahison des femmes par les femmes qui restent convaincues de l'irréversibilité des us et coutumes. Le qualificatif du « sexe faible » donné au sexe de la femme n'est pas spécifique à cette seule partie du corps mais à toute leur personne. Sur la même logique Roland Barthes dit que : « *toute pensée, tout émoi, tout intérêt suscité dans le sujet amoureux par du corps aimé* » (Barthes, 1977 : 85).

Ces propos démontrent que les préjugés que les hommes ont sur le sexe anéantissent l'amour de ceux-ci doivent en avoir pour la femme. La preuve est que beaucoup de femmes sont maltraitées par leurs maris, mais aussi par leur propre mère durant leur enfance. Selon la critique de Barthes, les hommes n'ont pas de sentiment pour les femmes faute de préjugés ancrés en eux. Aussi, l'affirmation dans le corpus qui consiste à dire que la femme est un Être qui ne peut pas vivre à l'écart sous peine d'être égarée est sans fondement. Cette loi dénote d'une insulte à l'égard de l'humanité toute entière et delà femme en particulier. L'auteure veut faire signifier aux femmes que le destin des femmes n'est pas unique. Chaque personne a un nom, un caractère qui l'individualise.

Également, aucune critique scientifique soit-elle n'a pu démontrer à part le sexe et le physique qu'il n'y a d'autres différenciations entre l'homme et la femme. Par conséquent, cette argumentation peut être corroborée par l'assertion de ce médecin psychologue qui soutient que :

« *En réalité, la femme est profondément différente de l'homme. Chacune des cellules de son corps porte la marque de son sexe [...] Nous sommes obligées de les accepter telles qu'elles sont. Les femmes doivent développer leurs aptitudes dans la direction de leur nature, sans chercher à imiter les mâles. Leur rôle dans le progrès de la civilisation est plus élevé que celui des hommes. Il ne faut qu'elles l'abandonnent* » (Carrel, 2010 : 18-19).

La thèse de cette dame prend en compte l'indignation de Beyala. Dans beaucoup de sociétés, les femmes ont toujours un rôle à jouer. Aussi, avec la place qu'elles occupent, celles-ci ne peuvent pas rester en marge du processus de développement. Outre cela, les femmes assument bien les missions qui autrefois étaient l'affaire des hommes. Conséquemment, cela est approuvé parce que nombre de femmes ont pris des initiatives et ont fait mieux que les hommes. Pour preuve, dans le domaine de l'écriture, les femmes n'ont pas démerité ; elles avaient produit une littérature de qualité exprimant leur aspiration instaurant ainsi une nouvelle identité féminine.

Hormis ce conformisme littéraire et sociétal, l'identité ne peut se définir clairement sans la langue qui est l'un des facteurs d'identification par excellence. Les sociétés ont chacune leur façon de penser, de réfléchir, d'agir et de parler en utilisant des termes désignant la sexualité. Ceux-ci renvoient aux expressions consensuelles de la société de l'auteure. C'est dans cette optique que des expressions spécifiques



désignant le sexe à l'africaine fourmillent dans les textes de Beyala. Il y a par exemple des termes comme « *les fesses* », « *les cuisses* » et « *le bangala* » qui sont les différentes appellations de cet organe reproducteur. Mais en plus de cette appellation sociologique ou sociolecte, une autre métaphore annonce la particularité stylistique de Beyala. Ses textes charrient des termes porteurs de profondes significations. On peut lire par exemple : « *de pilon de la fabrique à sucrerie, de pilon gluant, la ravine l'aubergine extasiée ou pieu* »<sup>1</sup>. Dans la logique interprétative, le sexe est mis en valeur « *un pilon de la fabrique à sucrerie* » n'est pas un simple assemblage des mots rythmés. Le pénis est désigné par le pilon dans le langage enfantin, mais pour l'écrivaine, il n'est pas le pilon qui permet d'écraser les grains pour obtenir de la farine mais un pilon de plaisir. Le pénis procure du bonheur à la femme. Cette qualification métaphorique de cet organe relève d'un style propre de Beyala, entremêlé par la vulgarité comme l'a affirmé Gallimore Béatrice Rangira en vantant la poétique de Beyala :

« *Si vous passez un jour à Douala, dans la vraie ville, de la route vous apercevrez une grosse Noire qui chante : « Maître Corbeau sur une branche perchée, tenait dans son bec un fromage. » Ce n'est pas Jessye Norman, mais Madame l'épouse de Monsieur le Président de quelque chose, Directeur de ceci, Adjoint-truc-machin qui récite des vers pour redorer les blasons de son époux lors des réceptions* » (Gallimore, 1997 : 180).

Dans une critique classique, Gallimore Rangira expose la réalité sur les variétés du français parlé en Afrique. Les locuteurs faisant usage de registre courant ou soutenu que dans les grandes institutions de l'État ou dans les réunions intergouvernementales. Par contre, au quartier et dans la famille, le français est parsemé des parlées locaux est du néologisme personnel dénotant ainsi de l'identité individuelle.

#### 4. Identité individuelle

Étant donné que la personnalité ou la singularité est extraite toujours dans la collectivité ou dans le groupe, l'identité singulière dans notre corpus tient compte de la continuité thématique. Toutefois, dans cette continuité chaque auteur imprime sa marque. La poétique individuelle est perceptible dans la plupart des cas. Elle se lit au niveau de l'intrigue. Cependant chez Beyala, l'écriture de la sexualité a commencé avec *C'est le soleil qui m'a brûlé*. En effet, les deux œuvres *Femme nue, femme noire* et *La Plantation* hoisies pour ce travail développent une identité intriguée. Les romans de Beyala portent la marque identitaire. En les lisant, la sexualité ressurgit. Le thème de la sexualité qui y est traité laisse un trait identitaire par rapport à l'intrigue. De plus, l'auteure institue une identité des personnages, en le faisant par la présentation des traits caractéristiques des personnages principaux. Ils sont tous deux féminins avec un même âge plus ou moins. Ce choix n'est pas fortuit, car tout auteur laisse transparaître sa quête à travers ses textes. C'est ce que Beyala a voulu insinuer en soulevant effectivement un problème qui lui tient à cœur. De ce qui précède, l'organisation sociologique au sein des romans suggère l'intention de l'auteure :

« *On se croirait à un de ces dînes où des gens se retrouvent, rient et bavardent ensemble, sans trop savoir pourquoi ils acceptent de se fréquenter. Je suis conscient de notre métamorphose ; nos yeux sont vides, nos gestes maladroits. J'ai la désagréable impression que chacun a perdu un peu de son identité...* » (Beyala, 2003 : 131).

<sup>1</sup> Les expressions que nous avons relevées sont les vocables sexistes de l'auteure qui explique le sexe.

Ce passage démontre que l'identité d'un personnage ne peut être perçue nettement dans un groupe. C'est en ce sens que la narratrice réunit au hasard les personnes dans un endroit où ces derniers se côtoient sans discrimination mais en déduit que chacun perd au moins son identité. La perte de cet engrain rare que l'auteure décrit dans ses propos est le fruit de l'oppression. Au sein de sa société, les femmes sont des êtres assimilés : « *Je perds mon identité, mes pensées et mon caractère. Je deviens une créature tremblotante et sénile, à moins que je ne sois qu'une petite fille encore, extrêmement attentive à elle-même et à ce qu'elle ressent* » (Beyala, 2003 : 69). Les propos d'Irène montrent que l'identité personnelle est un mythe en Afrique et plus particulièrement dans le milieu féminin. Car en Afrique, la femme prise comme un ne pouvant bénéficier d'une place privilégiée dans la société. Le caractère peu stable de la femme rappelle que la littérature féminine africaine francophone et beyalaine est dominée par la question de l'identité. La perte de soi est le constituant motivant la prise de la parole. En effet, l'identité est le seul facteur qui valorise un être humain. C'est un repère d'affirmation et d'épanouissement. La question de la perte de l'identité est une problématique suicidaire, car une personne qui n'a pas d'identité n'a ni genre ni nature. Elle n'est pas définissable.

Les personnages de Beyala surtout les jeunes pensent que l'oppression parentale leur empêche de s'identifier. C'est pour exprimer véritablement leur moi que les personnages explorent la sexualité. Ainsi, dans les discours d'Irène, nous lisons l'expression comme « *je suis en transe orgasmique ! Je jouis. D'ailleurs, en dehors du sexe, je ne connais rien qui me procure autant de plaisir* » (Beyala, 2003 : 12). La sexualité pour ces personnages est un levier d'identification d'une personne.

Le plaisir que l'acte sexuel procure permet à l'Être de retrouver son moi. Il permet aux femmes de vivre l'ultime fantasme. C'est dans ce sens que l'auteure dit : « *la jeune Cornu était bien décidée à croquer les diamants de la vie avant que le temps ne la transforme en une vieille dégingandé remplie de sommeil* » (Beyala, 2005 : 188). Ces propos démontrent le style sexiste de l'auteure et la considération excessive du sexe. La consommation de l'acte sexuel dans notre corpus se fait de manière volontaire, et chez tous les personnages jeunes. Ces êtres de papier ou la plupart d'entre eux sont les filles qui ont appris que la sexualité est une énigme. De fait, toutes ces filles ont hâte à découvrir davantage le mystère du sexe

En effet, l'interdiction de cette pratique constitue le motif de sa consommation exagérée. La dépravation sexuelle provient du radicalisme autoritaire et de la violence. C'est dans cette optique que l'auteure écrit :

« *Et fanny, fanny qui n'avait connu de sa vie que des expériences masculines malheureuses dont elle ne voulait plus se souvenir, avait l'impression qu'un ressac désordonnait son sexe. Elle gémissait de plaisir à l'union avec les oiseaux du crépuscule qui peu à peu entonnaient leurs chants monotones. Ses cuisses s'écartaient à l'arrivée d'une nouvelle vague [...] son cœur éclatait d'un sentiment enivrant, étonnant, et des mots, des mots d'un rouge écarlate, s'échappèrent de ses lèvres : - Je t'aime...* » (Beyala, 2005 : 262-263).

Ce passage explicite la retrouvaille de l'identité singulière de Fanny. L'auteure reporte avec exactitude et de manière vivante comment cette jeune fille, au cours de l'acte sexuel, a senti sa féminité. En effet, ce texte prouve que l'organe de différenciation et d'expression du moi est inexploitable. Beyala par ce canal fait un



procès de l'autorité patriarcale ou l'interdiction sociétale qui pèse lourdement sur la sexualité. Le poids de cette croissance empêche les jeunes à une mise en fonctionnalité de leurs corps avant l'âge requis ou en dehors de la règle régissant le mariage. Elle abonde toujours dans le même ordre :

*Et la mademoiselle le suivit. Elle n'avait jamais été aussi bien de sa vie. Elle avait l'impression que le terrible fardeau qu'elle portait depuis de longues années avait disparu en soixante seconde et vingt-sept minutes exactement une paix intérieure la bordait toute entière et même la forêt alentour qui commençait à mugir à siffler et à gueuler de ses profondeurs n'était qu'un orchestre qui accompagnait le doux chuchotement de ses sens (Beyala, 2005 : 265-266).*

Beyala argumente cette joie de Fanny pour exprimer son déphasage avec le comportement des parents. Le « fardeau » ici peut s'expliquer par l'ensemble des us et coutumes qui viennent se greffer autour de son identité l'empêchant de vivre sa sexualité. Il est le débarras que la jeune découvre. Fanny ignore pour sa part en perdant un poids qui est la tradition, il faut toujours avoir le courage de supporter une autre charge qui est l'identité. Ces propos viennent encore donner un fil à retordre aux jeunes conquérants. Pour cette critique, « le Moi » est une entité qu'il faut préserver et faire fructifier. Ainsi, dans notre corpus, la question de l'identité est une amazone pour l'auteure et les femmes africaines.

La sexualité est un sport du corps et de l'esprit. Elle permet à l'être de se débarrasser de nombreux soucis. Irène, le personnage de *Femme nue, femme noire*, part en guerre contre l'abstinence sexuelle. Elle pense que cette pratique rétrécit cet organe. Elle fait cette annotation quand elle essaie de soigner Éva, d'une manière révélatrice: « Je brosse délicatement le clitoris d'Éva tout en chantant une berceuse. Mes doigts s'enfoncent avec difficulté dans sa ravine asséchée par l'abstinence » (Beyala, 2003 :121). Ici, Eva est devenue un enfant et Irène de son côté est la mère qui atténue la souffrance de son enfant par le chant traditionnel « la berceuse ». En effet, quand l'enfant a des difficultés à trouver le sommeil, sa mère le plonge dans le berceau. Mais en quoi cette berceuse est-elle évoquée dans ce traitement thérapeutique ? Pour Beyala, la berceuse est un lubrifiant pour réveiller le sexe d'Eva. Effectivement, le sexe d'Eva est sec parce que longtemps confiné pour motif de fidélité et d'abstinence. Et donc seule la berceuse peut occuper l'attention de la patiente pour qu'elle ignore la douleur de l'ouverture.

Le discours d'Irène prête une seconde interprétation. Le berceau dans son sens imagé donne une analyse littéraire qui consiste à caresser la littérature sexuelle masculine. L'auteure caresse les femmes tout en les critiquant. De ce fait, l'identificatoire féministe est le sexe. Éva, le sujet est porteur de l'identité féminine. Les propos de l'auteure traduisent deux réalités en Afrique.

Une première réalité plaide en faveur des femmes vivant au foyer conjugal et souvent victimes d'une abstinence. La déception sur cette pratique est que ce désistement n'est pas consensuel. En effet, le mari, maître de la maison, se croyant tout permis, prive sa femme de son droit nuptial, pendant qu'il satisfait ses désirs avec les maîtresses et les jeunes filles qui font la débauche ou le trottoir. La situation de l'abstinence sexuelle est le lot quotidien des personnages féminins dans *Femme nue, femme noire* et *La Plantation*. C'est ce qui amène la narratrice dans la première œuvre à affirmer : « Je suis convaincue que cette expérience l'a ramenée du coma vers la conscience. Je la soupçonne de rêver à nouveau d'avoir ses règles, comme une jeune fille » (Beyala, 2003 :

150). La narratrice estime que la vieille édentée était dans une léthargie amoureuse. Elle fait partie des femmes n'ayant aucune connaissance sur la sexualité.

La seconde critique la non-évolution de la pensée des femmes africaines. Il est constaté que l'abstinence est le seul pertinent moyen qui peut apporter de la valeur à la femme. Une femme, quel que soit son rang dans la société, est obligée de garder une bonne image auprès de ses parents et de ses beaux-parents. C'est le cas d'Éva accusée par son mari de stérilité. Une situation que vit aussi Fatou dans la même œuvre, car son mari se plaint du fait que depuis leur mariage elle n'a pu concevoir. Autrement dit, la femme est un être simplement insignifiant. Par les comportements de ces personnages, l'auteure crée un déclic identitaire en ses personnages.

Ces hommes et femmes qui pensent que la sexualité est une honte confirment que la sexualité est plutôt un levier de l'identité. Pour appuyer cette pensée, il nous est indispensable de se référer à la question de Rosa que l'auteure nous rapporte : « ... c'est lui, ton remède n'est-ce pas ? C'est vrai qu'avec la ménopause tu ne cours plus de risque. » (Beyala, 2003 : 347). Sur cette page, Lorrie, la mère de Rosa qui refuse de partager sa sexualité avec son mari de peur de contracter de nouveau une grossesse pour la quatrième fois, ayant conduit son mari Patrick à violer sa fille avant de se donner la mort, redécouvre l'intérêt de cette pratique.

Les propos de Rosa décrivent le comportement de sa mère. Ils prouvent aux femmes que la paix d'une femme ne découle pas seulement d'une tranquillité et d'une assurance dans son foyer, mais aussi la paix, la bonne santé physique repose sur le sexe. La sexualité est un acte qui court au fonctionnement normal d'un corps. Dans cette optique, une bonne analyse révèle que la sexualité embellit une femme. C'est dans ce sens qu'Irène affirme : « le sexe est plus doux pour l'âme que l'amour de Dieu » (Beyala, 2003 : 42). Cette narratrice donne l'assurance sur la quête de l'identité chez Beyala. Pour cette auteure, le sexe n'a pas d'égale dans la vie des humains puisque cet organe permet à une personne de connaître son moi.

Ainsi, la sexualité pour Irène est comme un rêve. Elle imagine cette vie de bonheur au quotidien. Elle ajoute : « La vertu consiste à affronter l'énigmatique et le singulier pour veiller à ce que jamais les sens s'atrophient. » (Beyala, 2003 : 142). Cette assertion métaphysique de la Camerounaise renvoie la sexualité à son origine psychanalytique selon la théorie de Freud sur le phallus. C'est pour cette poursuite de la sexualité enfantine que Beyala reprend les propos d'Irène en ces termes :

« Je m'allonge et l'obscurité qui s'insinue en moi devient affectueuse. J'ai éprouvé tant d'orgasme le même jour que ma chair est tout engluée. Je dois avoir les yeux cernés, peut-être pochés, mes lèvres gonflées telle une palourde [...] un homme m'attend là, sur la colline. Il est beau, pas trop. Il est bien bâti pas très bien [...] Je percevais un danger, alors je cours. Il se lance à ma poursuite et commence à parler. J'ai de difficultés à suivre ce qu'il raconte » (Beyala, 2003 : 138-140).

Jean Baptiste est en quête de l'identité car l'identité sexuelle de ce monsieur se trouve chez Irène, ce sexe opposé qui peut lui permettre de satisfaire son désir. Comme l'écriture chez Beyala est la reproduction de la vie quotidienne, cela épouse très bien la vision des littératures mondiales en général et africaines en particulier. En somme, tous les moyens qui ont démontré que tous les personnages sont en quête d'une identité. En effet pour vérifier les traces de l'identité dans le roman de Beyala, nous avons rattaché le corpus aux romans africains et dans cette tentative d'analyse, l'œuvre



de Beyala n'est pas isolée. Toutefois, elle est restée singulière en ce qu'elle porte sa marque.

En ce qui concerne la vérification de cette identité sexuelle, toute personne est identifiable par rapport à son groupe. Mais dans le contexte africain, le genre féminin est confondu au masculin. Les indicibles sur le sexe de la femme assimilent toujours ces femmes aux hommes. Plus particulièrement, la femme porte en elle-même une identité, parce que le fait d'appartenir à tel ou tel genre est une identité. Toutefois, les discriminations demeurent toujours dans la société réelle tout comme dans la société du roman. Du côté des vieillards que celui des jeunes, le sexe est le facteur de l'identification d'une femme. Ainsi, ces personnages entrent et rentrent dans la pratique qui leur permet d'exprimer leur moi. Beyala, par cette stratégie, exprime les enjeux de l'écriture et du thème de la sexualité.

### Conclusion

De cette réflexion, il se dégage que la littérature africaine francophone s'est épanouie, diversifiée sous la plume de plusieurs auteures femmes parmi lesquelles Calixthe Beyala. Abordant des thématiques variées au départ, cette littérature n'a pas véritablement traité la question de la sexualité et du sexe tant les classiques africains s'étaient enfermés dans une sorte de carcan traditionnel dont les limites les empêchaient de s'exprimer, construire leurs œuvres d'art afin de faire éclater leur génie. Dans ce sillage, les écrivains de la diaspora brisent le tabou et c'est Calixthe Beyala qui a donné le coup d'accélérateur à cette forme de l'écriture obscène, révélatrice d'une autre forme d'identité. Ecrivain atypique, cette romancière camerounaise détonne par son style. En prenant la défense des femmes, elle décrit le comportement phallocratique des hommes qui depuis toujours avaient conféré une autre identité à ces dernières. Subséquemment, cette romancière conforte le groupe de femmes ayant décidé de rompre complètement le silence érigé en règle de conduite dans la société africaine par l'homme pendant que beaucoup d'auteurs hommes inscrivent le corps de la femme pour le désir et le plaisir pris pour un acte de bravoure. Elle se lance dans la nouvelle recherche du corps de la femme dont l'identité est effritée. Ainsi, *Femme nue*, *Femme noire* et *La Plantation* constituent des œuvres majeures de la sexualité qui donne autre signification à la question d'identité. Dans ces productions, elle traite à la fois de la sexualité, du sexe, de sa propre identité littéraire et de celle de ses sœurs africaines. L'écriture de Beyala à travers la sexualité est réalité, une recherche de soi, une quête d'épanouissement du point de vue psychologique et social car, comme nous le savons tous, une œuvre littéraire, surtout le roman, véhicule l'idéologie de l'auteur. Il nourrit le rêve de liberté et d'ambition de l'auteur. Tel est le cas de *Femme nue*, *Femme noire* et *La Plantation*, deux textes de la littérature de la nouvelle génération produits sous fond de revendication identitaire de la femme africaine et de sa reconstruction par le canal de la sexualité.

### Références bibliographiques

- BARTHES, R., 1977, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- BEYALA, C., 2003, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel.
- 2005, *La Plantation*, Paris, Albin Michel.
- BEYALA, C., 2003, *Entretien accordé à Tirthankar Chanda*, in *Notre Librairie* N°151, *Écriture et sexualité*, juillet- septembre.
- CHEVRIER, Jacques, 2000, « *Une radicalisation du discours romanesque africain, ou de l'obscène comme catégorie littéraire* » in *Notre Librairie*, N° 142 :34-45.
- CARREL A., 2010, « *L'Homme cet inconnu* », in *La femme selon la vision islamique en Afrique noire*, Harième H., D., Paris, L'Harmattan , pp. 18-19.
- ENRIQUEZ (E.), Lévy (A.) (Sous la dir de), 2002, *Identité, Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Paris, Érès.
- GALLIMORE, R., B., 1997, « *L'Œuvre romanesque de Calixthe Beyala Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne* », Paris, L'Harmattan.
- GILL Rye, M., W., 2002, *Women's writing in contemporary France. New writers, new literatures in the 1990*, Manchester University Press, Manchester.
- RICŒUR, « *L'identité narrative* », 1985, In Vincent de Gaulejac, Barus-Michel (J.),